

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 46

Artikel: Gouvernement à tant l'heure
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa tournée achevée, en blouse blanche, son chapeau de paille sur la nuque, son sac vide au côté, regagnait son domicile. La voix publique l'avait surnommé Tomate, allusion délicate, mais transparente, à l'insolente coloration de son nez. Mais le facteur jouissait de ce teint en tout bien, tout honneur ; on était rougeaud, dans la famille, de père en fils, rougeaud et farceur, et bruyant, et complaisant, avec, toujours, sur la langue, le mot drôle qui déride et donne du plaisir à vivre...

... Tomate s'avancait d'un pas guilleret, sa canne à la main, tout en sifflant entre ses dents : *Sempach, champ semé de gloire*. A la vue des dormeurs allongés derrière la haie, il s'arrêta net et médita quelques instants. Il commença par faire frétiller sa canne dans les buissons de la haie pour imiter l'inquiétant glissement d'une vipère sur les feuilles mortes. Mais ce bruit demeura incompris et les ronfleurs, impassibles, poursuivirent l'exécution de leur symphonie.

— Nom d'un chien ! murmura le facteur... On jurerait des crapauds autour d'une gouille !

Et, après une nouvelle tentative et un nouvel insuccès :

— Ils se croient au sermon, ces gaillards ! ... On ne peut plus les réveiller. Dommage que je n'aie pas une bouteille sous la main. Au *tac* du bouchon, ils seraient vite sù leurs piautes !

... Le facétieux facteur recueillit quelques petits cailloux. D'une main libérale, sans parti-pris, il les dissémina sur le groupe. Noverraz, et par deux fois, reçut un projectile sur le fond de son chapeau. Le Dzozet fut torpillé et Potterat lui-même qui, maintenant couché sur le ventre, menaçait le ciel, fut successivement atteint à la poype et à la ligne de flottaison... Alors, satisfait, le facteur se dissimula derrière la haie pour savourer le réveil imminent.

Noverraz, le premier, se dressa sur son séant et contempla la nature de l'air d'un matelot abandonné sur une île déserte. Puis, pour s'éclaircir les idées, d'une voix pâleuse, il marmonna une phrase indistincte et, des deux poings, se frotta les yeux avec une sombre véhémence. Le dragon et le Dzozet, bouche ouverte, projetaient devant leurs pieds, à vingt pas, un regard vitreux, dépourvu d'une notion claire de la réalité. Puis, tous deux, d'un air faible, ils baillèrent et se grattèrent la poitrine, longuement. Potterat, lui, tardait infiniment à recouvrer ses esprits : ce sommeil, à la grosse chaleur de midi, l'avait littéralement anéanti et il se sentait la tête lourde, les mains en feu, la bouche sèche, la nuque raide, les reins endoloris, tout cela distinct et pourtant fondu dans une impression générale de malaise intense. Le commissaire ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une sensation aussi intolérable. Après avoir longuement fixé, très loin, un arbre qu'il ne semblait du reste pas voir, il dit enfin :

— Charrette !... on vient rien abruti à dormir sù ce pré !...

— Et pi que le soleil a tourné ! poursuivit Noverraz. Il claire d'oblique, maintenant... J'ai la tête toute fricassée...

— Et pi moi !... soupira Potterat.

Puis, pour donner le change sur les motifs de ses gémissements :

— Moi, j'ai été rongé par les fourmis en première !...

— Ma foi !... riposta le dragon. Savez-vous pas les attraper par les pattes de derrière et les assommer contre un mur !...

— Oh ! En fait d'assommée, poursuivit Potterat, je ne sais pas s'il a passé un bon oiseau par là-haut, mais j'ai reçu un rude pétard dans le dos !

— Et moi, donc !... dit Noverraz. Mais qui est ce qui rigole par là ?... Charrette !... regardez-voir là-derrière... Pardi ! c'est cette rr...

rosse de Tomate... Allez ! sors seulement, on t'a assez vu !... Veille-toi voir : avé ton nez, tu vas mettre le feu à la haie...

La face du facteur émergea alors des taillis, fendue, dans toute sa largeur, par un rire muet :

— Pardi !... sans moi vous étiez emmodé là, jusqu'à dix heures ce soir !...

— Dis donc, sacré Tomate ! c'est que nous, on a travaillé ; nous, on a commencé à trois heures ce matin ;... ce n'est pas comme toi qui te fais payer par la Confédération pour te royaumer sù les routes, toute la sainte journée, à espionner le monde !...

— Causez seulement, va !... Vous vous y mettriez les troisses que vous ne feriez pas mon ouvrage...

Mais Noverraz marcha droit à la plaisanterie traditionnelle :

— Dis-voi, Tomate. C'est-il à Lausanne que tu t'es acheté ton nez ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu te tiens le plus beau dahlia de la commune. Il a bien dû te coûter dans les dix-douze mille francs !...

— Pardi !... Même davantage... Seulement, pour les y mettre, fallait les avoir, et j'aime encore mieux placer mon argent là-dessus que sur le Panama... On a au moins toujours sa fortune à portée de la main... .

— Et pi ça te fait des économies : quand tu te promènes à bicyclette, la nuit, tu n'as seulement pas besoin de falot... Et puis pour allumer ta pipe...

— Bien sûr !... sans compter tous les autres services qu'il me rend !... Oui ! mais je m'ensauve... C'est pas le tout que de babiller... Au revoir...

— Oui, on va se remmoder aussi !... Salut !... au plaisir...

Et, le dos un peu voûté, à pas lents, les hommes retournèrent au travail pendant que le facteur, d'un pied agile, sifflant toujours la *Marche de Sempach*, longeait la haie et franchissait le pont sur le ruisseau.

BENJAMIN VALLOTTON.

Lo conto d'au Craizu.

Vo sarai don onco, et sta est la plie forta, On dzor que la Zabet iré sur noutra porta, L'étai l'hiver passâ que fasai stu grand fri, Yô on ne savai plie yô sé catzi lé dai, Stu cor s'aprouulta, et poui sen deré porquié, Apré quoiqu'résons, adon que l'ai marmotté, Et avai fôlé tor que font té Tzarlatans, Volliai fourra sé dai deden son catzeman.... Dité lo don, Messieux, ty per votra conchence, Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon, Pachence !!

Vaitzé on ôtro tor que l'ai fe l'an passâ, Au qué n'e jamé pû dé san friai repensâ ;— Lé fellie et lé valets s'étain boutâ en téta, De s'allâ promenâ on certin dzor dé fêta : Coumen l'étian setiet au coutzett d'on recors Stu grivois l'embrassé per lo matin d'au cors.

Noutra fellie qu'etai dé couta ly setaie, Est, den lo mémo ten, to d'on cou renversaye Et poui, bredin, bredâ, vo font lo batacu.

Tantou l'on est dézo, tantou l'otro est dessu. Se bin que le montra, coumen vo paudé craire, Dzerrotiré, dzénau,... to c'en qu'on voliai verré !

Apré avai risquâ dé sé fêre assomâ, Le sé relaive-enfin avoué dou pi dé ná.

Dité lo vai, Messieux, ty per votra conchence, Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon,

Pachence !!

Accutâ vai, Messieux, en vaitzé onna terriblia : Le diablio n'en pau pâ fêre onna plie zorriblia. Vo prend de la verraire, et la pilé au mortai, Que lo diablio l'ai pouisse dincé pilâ dé !! Et poui, l'apporté c'en den lo liy dé ma fellie, Yô vo la dépouaira dû la tête à la grellie, Quand l'ai penso, Messieux ! là, se vos avia vù L'état yô sé trova adion son pourou tiu !!!! Vos arai fê pedi, lo pouro miserablio ! L'énocen ne dai pâ pâti por lo coupablio.

L'é portant dza garri, mâ de c'en lo men Que nos en a cotâ d'on bio pot d'égazen. Dité lo vai, Messieux, ty per votra conchence, Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon, Pachence !!

Lo conto d'au craizu per yô yé-quemenci Ne vos a pas été onco fê à demi.

Mé vé vo lo fini. — Messieux, vo paudé crairé

Qu'onna né que défio qu'on tza ussé pu vairé,

Stu grivois venie avoué de sés amis,

Enveron la miné que n'etâti ti drumis

Hormi noutra Zabet que sé pudzive-oncra.

L'ai crié, veni vai, vers mé on pou tot-ora,

Vos en prio, Zabet ! yé oquie de pressent

A vo comenica ; maude sai que vo ment !

Noutra fellie qu'à zu dé sa première enfance Por ti lé grands valets qué trau dé complisance ! Car, tzin dé bouma race (à c'en que tzacon dit) Tzace soven solet sen qu'on l'ossé dressi.

Sen sé fér pressâ, le revît son cheurtzo

Et déchent vers stu cor qu'etai à noutron poertzo.

To lo drai soubçouy que l'avaï de l'ugnon !

Ne mé trompâvo pas, car stu fin compagnon,

Apré l'ai avai fê quoquie fossé caressé,

L'ai de que l'etai ten dé fér dé promessé.

Que le dévai alla tzi son cousin Debret,

Yô troverai d'ai plommé et l'écretéro pret :

Que n'arai qu'à signi et que le dévai crairé

Que quand c'en serrai fê l'ai baillerai bin d'airé.

Tot en l'ai dezen c'en l'empougné per lo bré,

Fasen ti sé zeffor por la fê alla-lé.

Medai, quand le ve c'en, le sé su bin défendré

En lo graftougnen fer, l'ai dezen pi qué pendré.

Le cria, paire ! paire ! apportâ lo craizu !

El dé vout'autra man ne veni pas vouaisu.

Sauto fro dé mon liy sen boutâ mé culotté,

Prennio on bon bâton, ne diò pas que c'en cotté.

Empougnou mon craizu, frenno avô lés égrâ !!!

Savében qué stu cor ne m'en savai pas grâ.

Quand ye fû su lo poent d'entrâ deden l'allaye,

Mon grivois que chentai quoquie malapanaye,

En arrovent qué fit, devant que l'usso vû

D'on coup dé son zapé mé détién mon craizu,

Se bin que mé vailé sen verré onna gotta

Et poui, ma lampâ bâ que sé toumavé tota !

Dité lo don, Messieux, ty per votra conchence,

Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon,

Pachence !!

N'é pas lo tot ; — quand vi ma lampâ renversaye

Ye crû que ma Zabet étaï déshonoraye !!

Mé bouti à criâ, fêna, dépatze té

Et pren l'otro craizu, sauta frôu en pentet !!

Le mé crai. — Den dou sauts ma fêna sé présenté.

Stu compagnon qu'etai catzi derrai dé brenté

S'avancé to d'on coup, et s'en la respétâ.

Paï, — d'on coup de zapé vaitie lo craizu bâ !

Se ben que no vailé oncora sen lumière,

Sen savai yô allâ, crégien lés étrivieré ! —

A la fin, lo galand, apré tot c'en fracâ

Sé recoulli tzi ly, et s'en va sonica.

Content coumen on Rai d'avai vû noutra pouaire

Et de nos avai fê à ty veni la fouaire.

L'ai yé onco gâgnny on rhommo violen

Que m'a bin tormentâ et que mé prend sovent.

Hom. Hom. —

Dité lo vai, Messieux, ty per votra conchence,

Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sit onn-acchon,

Pachence!!!! —

FIN

Gouvernement à tant l'heure.

Un original s'est amusé, paraît-il, à calculer, pour les différents pays du monde, ce que peut coûter une heure de gouvernement. Les chiffres relatifs à la France nous tombent sous les yeux ; il est intéressant de constater leur croissance rapide et désespérante pour les contribuables.

Sous Napoléon I^e, une heure de gouvernement coûtait 115,000 fr. ; sous Louis-Philippe, 150,000 ; sous la deuxième république, 103,000 ; sous Napoléon III, 249,000 ; de 1870 à 1880, 307,000, en raison des charges militaires de la guerre ; mais de 1882 à 1890, 403,000 !... Cette statistique démontre surabondamment qu'il ne faudrait jamais payer un gouvernement à

l'heure ou à la journée, on ne devrait le payer qu'aux pièces, selon le travail accompli.

Quelle ignominie ! — La vieille Mlle des Bestioles, membre de la Société protectrice des animaux, s'arrête à la foire devant un charcutier qui aligne des petits cochons sur son char en les tirant par les oreilles.

— Monsieur, s'écrie-t-elle avec indignation, comment pouvez-vous avoir la barbarie de traiter ces animaux comme on traite des enfants désobéissants !

Napoléon et le curé.

NOUVELLE

Bonaparte était logé chez les moines bernardins de Martigny, en plein Valais. Des fenêtres de son appartement, il avait le spectacle du défilé d'une armée qui allait reconquérir l'Italie. Chez lui entraient à toute minute des officiers d'état-major chargés de missions. Nerveusement, le grand général ouvrait les lettres, puis il répondait verbalement ou il dictait des ordres aux estafettes.

Le 19 mai, à six heures du soir, une lettre de Berthier, qui commandait en chef les troupes échelonées de Lausanne à Châtillon, indiquait quelles difficultés opposait le fort de Bard à la marche de l'avant-garde française.

Avec cette brutalité qui caractérisait le soldat de la Révolution, le premier consul dit à M. de Bourrienne, son secrétaire :

— Deux cents Autrichiens bien postés pourraient arrêter la marche de l'avant-garde, immobiliser plus de six mille hommes ? C'est à moi qu'on raconte une pareille chose... Je m'ennuie dans ce couvent. Ces peureux-là ne prendront jamais le fort de Bard ; je veux aller voir par moi-même ; ils me forcent de m'occuper d'une pareille misère.

Il ordonna aussitôt que tous les préparatifs fussent faits pour assurer le départ des bureaux, le lendemain. Au dîner, pris à la table des moines, il ne montra point d'appétit. Descendu, la nuit tombée, au jardin, il en parcourut les avenues, se parlant à lui seul, prononçant des phrases brèves, et il resta toute la nuit sans sommeil, si bien qu'avant l'aube, Bonaparte faisait éveiller ses officiers.

Le désir qu'il avait de voyager incognito, durant la journée du 20 mai 1800, lui fit faire défendre aux troupes en mouvement, sur les chemins, de se déranger et de rendre les honneurs.

Lemarquis, un aide-de-camp, allait transmettre ses instructions.

Après huit heures, Bonaparte quittait le couvent de Martigny, traversait les rangs de la garde consulaire, se mettait à cheval sur la place publique du bourg et engageait sa monture dans un couloir alpestre ouvert du nord au sud, vallée où, à grand fracas, roulaient les eaux de la Dranse.

Derrière lui, portés en voiture, deux chanoines du Grand-Saint-Bernard se tenaient prêts à le renseigner.

L'étrange structure de la montagne, cela ne l'étonnait point. Le soleil étant fort chaud, il s'attardait volontiers, pendant quelques minutes, à l'ombre que répandaient les ormes bordant la rive du torrent. Dans les hameaux traversés, son regard fouillait jusqu'au fond des maisons. Mais il restait sans voix, sans admiration envers des soldats qui, par d'abrupts sentiers, traînaient canons et bagages, épousant leurs dernières forces à une œuvre gigantesque.

Bonaparte n'arrivait devant Liddes qu'à onze heures du matin.

A distance, le bourg apparaît, tassé. Il est bâti sur le premier plan d'une déclivité alpestre. La route, caillouteuse, franchit l'ancienne porte de défense pour être, ensuite, serrée entre des bâtiments gris, couverts de pierres plates.

Ces habitants de Liddes avaient fui, huit jours auparavant, à l'approche des soldats. Il ne restait, à la garde de soixante propriétés, que le maire et le curé.

Ayant à conférer longuement avec Marmont, chef des services d'artillerie, Bonaparte, qui avait fait douze kilomètres, assez lentement, se rendit au presbytère, grand logis bâti au fond d'une cour gazonnée.

C'était un simple homme que l'abbé Rausis. Il n'avait, depuis le matin, cessé de mettre de l'ordre dans sa maison. Un officier lui avait annoncé que,

peut-être, en passant, vers midi, le premier consul lui demanderait à déjeuner.

Quel honneur pour le curé si Bonaparte s'arrêtait chez lui !

Mais l'abbé Rausis n'avait pu se procurer de viande, les boucheries étant fermées aux alentours depuis l'invasion française en pays valaisan. Un brin d'avarice porta l'humble prêtre à ne pas tuer une poule. Il n'eût su l'accompagner, d'ailleurs, en l'absence d'une vieille servante que la frayeuse du troupeau retenait dans la montagne. Par exemple, il savait cuire une omelette au lard.

Il gardait, dans un pot de grès, du lard salé qui sentait bien la saumure. D'une visite au poulailler, il rapportait dix œufs frais pondus. Il avait de menues branches propres à produire un feu pétillant. Seulement... la coutume valaisanne veut, ou plutôt elle exige que, pour faire honneur à son hôte, l'omelette soit de douze œufs.

A l'homme qui cherchait les moyens de compléter sa cuillérée d'œufs, le bruit qui signale la marche d'une troupe de cavalerie arrivait aux oreilles.

— Serait-ce déjà M. Bonaparte ?

Vite, le curé de Liddes ôta le tablier de toile bleue protégeant sa soutane. Vite, il suspendit son bâret à un crochet. Vite, il essuya la sueur perlant à son front. Vite, il se porta vers les arrivants pour leur souhaiter la bienvenue, au seuil même d'une porte charretière.

Bonaparte, qui avait mis pied à terre sur la route, et qui portait un uniforme très simple, entra dans la cour du presbytère en agitant une petite cravache à pommeau d'argent.

L'abbé Rausis salua et dit :

— Monsieur l'aide-de-camp, vous préédez sans doute votre grand général ? Si le grand général se présente ici dans une heure... je pourrai lui offrir à déjeuner...

Jugez combien le premier consul dut s'amuser de la méprise, ainsi que son état-major, composé de frondeurs. La voulant prolonger, Bonaparte demanda une chambre où il put s'installer et écrire. Dans la propre chambre du curé, il reçut Marmont et Andréossy, directeur des travaux du génie.

Ou curieux ou indiscret, l'abbé Rausis franchissait le seuil de la chambre.

— Monsieur l'aide-de-camp, votre général ne doit pas tarder à paraître... Et je suis...

Il balbutiait :

... Je suis dans le plus grand embarras.

Bonaparte, qui était debout, frappait familièrement, d'une tape douce, sur les épaules de son interlocuteur.

— Brave homme, ne vous tourmentez pas. Et qui diable peut donc vous embarrasser ou vous inquiéter dans ce moment ?

Le prêtre confessait :

— Je n'ai que dix œufs pour le déjeuner du général et de sa suite... Toutefois, trois de mes poules commencent à chanter... Vous les entendez ?...

En effet, par l'embrasure d'une fenêtre que le curé venait d'ouvrir, ces « cot, cot, dété », ou cris de colère que poussent ordinairement les poules en mal de ponte.

— Ce sont des poules de Bresse, de race française, indiquait M. Rausis. Sur trois qui chantent, deux vont pondre certainement avant midi.

— Il est déjà midi, fit remarquer le colonel Duroc.

Bonaparte interrogeait :

— Monsieur le curé, vous tirez un bon profit de vos poules ?

— Oui, monsieur l'aide-de-camp. Les poulettes me donnent jusqu'à quarante œufs pendant leur première année, soixante-dix dans la seconde, cent vingt dans la troisième... Ce sont alors des sujets...

— Dignes d'estime.

— Et je crains... hasardait le prêtre.

— Vous craignez... reprenait Bonaparte.

— Une réquisition qui me les enlèverait. Les pauvres soldats de M. le général Bonaparte peuvent avoir grand'faim et entrer ici... Ils ne s'arrêteraient pas, je crois, à mes protestations.

— Eh bien, monsieur le curé, il faut vous assurer dès maintenant contre la réquisition.

— J'en cherche bien les moyens, mais... Accordez-moi une minute.

L'abbé Rausis se précipitait dans la cour. Il allait visiter les paniers suspendus dans le poulailler, en tirait deux œufs et rentrait tout joyeux au logis.

— J'ai la douzaine, à présent, M. le général Bonaparte peut venir...

Le premier consul regardait sa montre.

— Monsieur le curé, le général Bonaparte sera ici dans dix minutes. Hâtez-vous de faire cuire l'omelette dont il est très friand. Pendant que, à bon feu, vous allez cuire, nous allons nous employer à assurer la sauvegarde de nos poules.

La figure du curé de Liddes rayonnait.

Dans la haute cheminée d'une salle à manger très vaste, une brassée de bois de bouleau s'enflammait. Lemarquis tenait ferme la queue du poêlon quand l'abbé y remuait les tranches de lard. Les œufs, bien battus, tombèrent en large nappe dans une graisse brune et pétillante. L'omelette, devenue jaune, c'est-à-dire à point, fut servie sur une table de bois blanc déjà chargée de pain bis, de fromage et de vin clairet.

Le curé montrait des signes d'impatience.

M. Bonaparte n'arrive pas.

Duroc lui présentait une pancarte portant en gros caractères :

CETTE PROPRIÉTÉ EST PLACÉE
 SOUS LA SAUVEGARDE DU
 PREMIER CONSUL
 DE LA
 RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Napoléon prit la plume que tendait Duroc et signa : Bonaparte..

Aussitôt, l'abbé Rausis donna les signes du plus grand étonnement. Il balbutia.

— Monsieur Bonaparte, c'est donc vous ?

Bonaparte répondit :

— Du moins, monsieur le curé, je joue le rôle attribué à cet homme depuis plusieurs années... Laissez-moi continuer...

Le consul se mit à table et mangea de bon appétit.

Duroc fit clouter l'écriveau de sauvegarde sur la porte du presbytère quand, à une heure et demie, Bonaparte, ayant pris congé de l'abbé Rausis, se dirigeait au plus vite vers Bourg-Saint-Pierre.

Histoire vraisemblable. Elle me fut racontée par un paysan de Liddes. Le terrien la tenait de son grand-père ; du moins, il l'affirmait.

(*Le Démocrate.*) EDOUARD GACHOT.

Une impossibilité. — Mme Guillonard à son mari :

— Dis-moi, Constant, j'ai découvert ce matin, en époussetant ta bibliothèque, une quantité de bouteilles vides, cachées derrière des livres...

— Des bouteilles vides ! tu peux être sûre que ce n'est pas moi qui les ai achetées !

La part du canton. — *Théâtre.* Que ceux de nos lecteurs du canton, à qui cela sera possible, prennent demain, dimanche, un billet pour la capitale, afin d'assister à la *Matinée* qu'a organisée, à leur intention, M. Darcourt *Le Duel de Lavedan et Bébé*. C'est la quatrième représentation du « *Duel* » qui, chaque fois, eut un succès plus grand. « Il faut avoir vu cela ! », nous disait encore l'autre jour une personne d'habitude indifférente aux choses de théâtre. Quant à *Bébé*, c'est un amusant vaudeville, qui termine par un éclat de rire un spectacle tout particulièrement intéressant. — Le soir, à 8 h., *La Servante ou l'empoisonneuse du Val Suzon et Coralie et Cie*, 7 tableaux et 5 actes. — Mardi et jeudi prochain, *l'Arlésienne*, de Daudet, musique de Bizet, avec le concours de l'Orchestre symphonique sous la direction de M. Birnbaum. Le jeudi 30, *Vers l'amour*, de Gandillot.

Le programme des *Variétés* est tout nouveau depuis hier soir. — *Texas Sun*, extraordinaire lanceur de lasso japonais — le Japon est à la mode. — *Les Casuans*, excentriques comiques et leur acrobate de chien. *Boletto et Virginia*, gymnastique originale, suspension par les cheveux — un exercice tout simple, mais qui embarrasserait fort de nombreux messieurs et même certaines dames. — *Ali-Ben-Darak*, un trio célèbre d'orientaux, équilibristes de force à tenir toute la salle en haleine. Au *Vitraphone*, une merveille photographique à ébranler les plus blasés ; *Le Tremblement de terre de la Catastrophe*. Enfin, pour terminer le spectacle, *L'homme n'est pas parfait*, une chose bien connue, que nous confirmont encore, de très amusante façon, M. et Mme Villé-Dora, deux artistes que les applaudissements et les acclamations vont, chaque soir, chercher et reconduire jusque dans leur loge.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*